

Louise, 39 ans (psychose)

d'après R. Spitzer, *Etudes de cas*, Paris, Masson, 2008.

Louise L. est une femme de 39 ans au teint pâle et au dos voûté dont le visage juvénile est encadré de nattes blondes qu'elle a coiffées à la hâte et attachées avec des rubans roses. C'est son médecin de famille, inquiet de la détérioration de son niveau de fonctionnement, qui a envoyé Louise pour un bilan psychiatrique en vue d'une éventuelle hospitalisation.

Elle se plaignait toujours pour la même raison : « *Je n'arrive plus à m'occuper de moi. Je suis au trente-sixième dessous.* » La mère de Louise admet volontiers que l'état de sa fille s'est dégradé mais pour elle cela a commencé il y a plusieurs années. D'ailleurs, ces derniers mois Louise est restée confinée dans sa chambre sans dire un mot ni faire un geste.

Douze ans auparavant, Louise était surveillante dans le service d'ergothérapie d'un grand hôpital. Elle disposait de son propre appartement et était fiancée à un jeune homme. C'est quand celui-ci rompit leurs fiançailles que Louise manifesta les symptômes d'une désorganisation mentale de plus en plus profonde : on la vit errer sans but dans les rues, habillée en dépit du bon sens. Puis elle fut renvoyée de son travail et en fin de compte emmenée à l'hôpital par des policiers que quelqu'un avait appelés. Ceux-ci durent briser la serrure pour pénétrer dans l'appartement de Louise qu'ils découvrirent rempli d'un fatras de papiers, d'aliments et d'objets cassés. On ne dispose daucun renseignement à propos de cette hospitalisation qui dura trois mois et dont Louise sortit pour aller vivre chez sa mère. On sait seulement qu'on lui avait prescrit un certain médicament (on ignore lequel) et que Louise ne tint aucun compte de l'ordonnance.

À sa sortie de l'hôpital, ses proches espérèrent que Louise allait se reprendre et revenir sur terre mais il n'en fut rien. Les années passant, elle se replia sur elle-même et se laissa gagner par la passivité. Louise consacrait le plus clair de son temps à regarder la télévision et à faire la cuisine. Pour elle, cuisiner revenait à mélanger de façon curieuse divers ingrédients. Avec des brocolis et une préparation pour gâteau, par exemple, elle faisait un plat qu'elle mangeait ensuite toute seule car, dans sa famille, personne ne voulait partager les repas qu'elle se préparait. Louise faisait collection de livres de cuisine et de fiches de recettes qu'elle empilait et qui encombraient sa chambre. Souvent, voyant entrer sa mère, elle s'emparait vivement d'un magazine pour faire semblant de le lire alors que, visiblement, sa seule occupation était de rester assise à regarder les mouches voler. Puis Louise cessa de prendre des bains, de se coiffer et de se brosser les dents. Bien qu'elle prétende avoir gardé bon appétit, elle prit l'habitude de manger de moins en moins et perdit près de 10 kg en quelques années. Elle n'avait pas d'heure pour dormir, et comme elle mouillait fréquemment son lit, toute sa chambre s'imprégnait bientôt d'une âcre odeur d'urine.

Lors de son admission à l'hôpital psychiatrique, Louise se tint assise, joignant nerveusement ses deux mains posées sur ses genoux tout en se gardant de lever les yeux vers le médecin qui l'interrogeait. Elle répondait volontiers aux questions de ce dernier, ne manifestant ni méfiance ni réserve, mais ses affects paraissaient superficiels. Elle nia souffrir de dépression, d'idées délirantes ou d'hallucinations. Pourtant, au fil de l'entretien, les réponses de Louise se firent de plus en plus idiosyncrasiques et de moins en moins

pertinentes. Par exemple, répondant à une question sur ses habitudes singulières en matière de cuisine, elle rétorqua qu'elle ne souhaitait pas discuter des récents évènements survenus en Russie. Puis, quand on en vint à analyser la détérioration de son comportement, elle fit cette remarque hors de propos : « Plus on est jeune et plus on a de puissance d'envol. » Enfin, interrogée sur ses idées de référence, elle répondit : « On ne peut pas savoir, mais si on savait quels écrivains en sont les auteurs, ça pourrait être un élément pour chercher du côté des comiques. ». Ses réponses étaient ponctuées par la phrase « Me voilà sauvée ! Me voilà sauvée », qu'elle répétait comme un mantra.

TD DF 4.2 Sémiologie et entités psychopathologiques (Philippe Spoljar)